



LA CONNAISSANCE DE L'EXISTENCE ET LE JUGEMENT EXISTENTIEL CHEZ ÉTIENNE GILSON¹

Spis treści

1. L'emplacement de l'existence dans le champ d'analyse.	2
2. L'ordre s'analyse essentielle.....	3
3. L'ordre d'analyse existentielle.....	4

S'il est vrai, comme l'écrivait F. Gilson dans son livre *The Unity of philosophical experience*, que la pensée humaine concerne toujours l'être, que chaque aspect du réel ou même du non réel est nécessairement conçu comme l'être ou bien est déterminé par l'être, il en résulte alors que la compréhension de l'être est ce à quoi il faut aboutir d'abord, et ce à quoi se ramène chaque connaissance.

Que ce soit pour E. Gilson historien de la philosophie, ou pour Gilson philosophe, l'être est ce qui est premier, ultime, toujours présent dans la connaissance humaine. Dans chaque philosophie, c'est la conception de l'être qui constitue le point créatif le plus important. Voilà ce qui pour Gilson doit fournir son point de départ à l'historien de la philosophie qui explique les textes précisément à la lumière de cette conception implicitement ou explicitement présente dans les œuvres examinées.

Cette remarque faite, dirigeons nos recherches sur les analyses et réflexions de Gilson consacrées à la question de l'être, et particulièrement à cet aspect de l'être qui est l'« exister », ou, comme le dit encore notre auteur, à cet aspect de l'être qui se situe « au cœur » ou « à la racine même du réel ». Dans notre étude, nous nous appuyerons surtout sur les trois ouvrages suivants : *Le thomisme, L'être et l'essence* et *Réalisme thomiste et critique de la connaissance*.

¹ Ce texte a été publié in : Les Etudes philosophiques, PUF, Paris, 1/1980, p. 55-59.

1. L'emplacement de l'existence dans le champ d'analyse

La lecture des textes mentionnés ci-dessus – qui a pour but de présenter la conception de l'existence selon Gilson – doit suivre constamment quelques principes directeurs qui sont déterminés par l'objet lui-même (l'être), et déterminent à leur tour le déroulement de l'analyse gilsonienne :

- a) le primat incontestable de l'être dans l'analyse philosophique,
- b) la constatation de la différence réelle dans l'être entre l'essence (ce qui est) et l'existence (le fait que ce qui est, existe),
- c) la conceptualisation incomplète de l'être : *i.e.* la possibilité de conceptualiser l'essence et la non-possibilité de conceptualiser l'existence,
- d) la connaissance complète de l'être, *i.e.* la nécessité de dépasser l'essence afin de concevoir l'existence de l'être donné.

Les analyses métaphysiques, toujours entreprises en fonction de l'être

même, pour épuiser tout ce qu'il y a de connaissable en lui, concernent donc ces deux aspects structuraux – l'essence et l'existence – c'est-à-dire qu'elles se déroulent dans deux ordres différents et complémentaires. L'être, en tant qu'objet de la métaphysique, est envisagé soit sous l'aspect de sa structure essentielle découverte et explorée dans l'analyse de l'essence, soit sous l'aspect de sa réalité, en tant qu'acte d'être (*esse*) créé actualisant « ce qui a l'être ». Ce dernier aspect est découvert comme la conséquence extrême de l'ordre essentiel et décrit dans l'ordre existentiel.

Avant de poursuivre l'étude des recherches gilsoniennes sur l'être dans les deux ordres que nous venons d'indiquer, il nous faut ajouter encore une remarque : pour Gilson, à la différence de la philosophie post-cartésienne et post-kantienne, l'analyse de l'être n'est pas enchevêtrée, entrelacée dans la réflexion sur les conditions de la connaissance. La problématique de l'être ne saurait se réduire à une question de construction du sens de l'être dans la conscience pure (transcendantale). C'est en effet dans une tout autre perspective que l'auteur du *Réalisme méthodique* entreprend ses analyses : l'ordre épistémologique n'est pas, à ses yeux, une condition préliminaire de la philosophie. Le philosophe n'a pas de motif suffisant pour admettre *a priori* que la pensée est la condition de l'être. De même, il n'est pas obligé de subordonner *a priori* ce qu'il dit de l'être à ce qu'il sait de sa propre pensée. En ce sens le *cogito*, bien que vrai en soi, n'est pourtant pas le point de départ de la philosophie. Autrement dit, métaphysique et épistémologie diffèrent principalement parce que leur objet n'est pas le même. En outre, l'épistémologie ne peut être la condition *sine qua non* de l'ontologie, comme au sens classique du terme. Elle ne peut que se développer avec cette dernière, comme science explicative et expliquée, ayant un statut analogue à celui des autres sciences philosophiques. L'objet de la métaphysique est l'être – premier objet de la pensée (*primo in intellectu cadit ens*), l'objet immédiat de la connaissance sensible. C'est dire aussi qu'entre la connaissance sensible et celle de l'intellect il n'y a aucune opération intellectuelle. Si l'on admettait le besoin d'une telle action complémentaire dans la connaissance d'un être donné, il faudrait alors

mettre toujours en question la réalité de notre connaissance. Autrement dit, contester l'adéquation de notre connaissance à l'objet analysé. Méthodiquement parlant, cela reviendrait à changer d'objet d'analyse : ce ne serait plus l'être donné qui serait en cause, mais la connaissance elle-même en sa possibilité.

Eu égard à notre problème d'existence, si nous le posons en réaliste classique, comme le fait Gilson, il nous faut nous accorder sur deux points : *primo*, le seul sujet réel de la connaissance est l'homme ; *secundo*, la connaissance de l'existence rentre dans la catégorie de la connaissance du particulier. La question principale est ici de saisir la différence entre la connaissance de l'existence et les autres cas particuliers qui rentrent dans cette catégorie. Ainsi le problème formulé par la position épistémologique : comment la compréhension de l'existence est-elle possible ? est mal posé. Il faut en effet d'abord connaître ce que signifie « exister » pour se demander ensuite si ce qu'il signifie est connaissable, et comment.

2. L'ordre s'analyse essentielle

L'analyse essentielle nous conduit à saisir l'être comme substance, à considérer même ces deux notions comme équivalentes. Nous en arrivons à ce niveau à répondre à la question pourquoi l'être « est ce qu'il est ». Cette étape d'analyse correspond à l'effort philosophique qu'Aristote a fait pour sa description de la substance. La pensée de Gilson se réclame également de la tradition et du langage thomiste. Ainsi les êtres donnés dans l'expérience sensible se nomment « substances ». La substance, philosophiquement parlant, est une unité ontique prise en elle-même, douée d'une structure analysable ; c'est un tout complet susceptible de recevoir une définition. La substance conçue comme une et définie s'appelle « essence ». Autrement dit, l'essence est une substance en tant qu'un tout connaissable et susceptible de définition. L'essence exprimée dans la définition prend le nom de « quiddité », qui n'est pas autre chose que l'unité ontique prise comme signifiée par la définition. Ces trois vocables sont étroitement apparentées, mais il est nécessaire pour cette conception philosophique de savoir les distinguer.

La définition de la substance apportée par l'essence signifie une unité d'être distincte de toute autre substance et qui contient en soi toutes les déterminations requises pour son existence. Ces déterminations sont de natures différentes. En un être particulier, elles n'existent pas de la même façon. À défaut de certaines d'entre elles, un être comme l'homme ne pourrait pas recevoir son nom. Il y en a d'autres qui exercent des fonctions complémentaires. Les premières s'expriment dans les définitions ; les deuxièmes, telles qu'une couleur, une taille, une position, complètent le tout de la substance. La substance alors, sous cet aspect, est le sujet de ces déterminations complémentaires qui sont en elle et par elle du même coup. Ces déterminations reçoivent le nom d'accidents.

La définition de l'être, qui se nomme substance, est pour Gilson un engagement dans ce qui existe. Le langage ici utilisé signifie un objet situé au-delà de la parole. Parler des êtres comme étant des substances, cela revient à les présenter comme des unités réelles, dont tous les éléments

constitutifs existent, en vertu d'un acte d'exister qui est celui de la substance. Les accidents accomplissent un rôle complémentaire et en ce sens n'ont d'autre existence que celle de substance ; leur *esse* est un *inesse*.

En faisant abstraction de l'accident, il faut discerner dans la substance ce facteur réel, qui la rend accessible à la connaissance conceptuelle. Ce facteur est ce que nous nommons la forme, grâce à laquelle la substance se classe dans une espèce déterminée dont la définition exprime le concept. Étant donné que nous n'avons la connaissance que des substances qui sont des individus, la substance doit contenir un autre élément que la forme, celui qui distingue des individus de même espèce. Ce deuxième facteur réel s'appelle la matière. Ainsi la substance se présente comme une unité d'être qui, à la fois et indivisément, est conceptualisable et individuelle. Autrement dit, la substance est constituée de deux facteurs réels qui sont la forme et la matière. La forme est dans la substance ce qui la détermine et lui confère l'intelligibilité ; pour sa part, la matière est une potentialité déterminable par la forme, et, dans l'être concret nommé substance, elle exerce un rôle d'individuation. Composée de matière et de la forme, la substance est un « ce qui est », un *ens* déterminé spécifiquement.

En poursuivant la pensée de Gilson, il faut constater que cette description « essentielle » ne suffit pas pour entendre l'être comme un tout complet. Expliquer pourquoi un être est ce qu'il est, ne justifie pas le fait que cet être existe. Ni la matière, ni la forme ne peuvent exister à part. Leur unité qui constitue la substance n'explique pas comment celle-ci peut-être conçue en tant qu'existant actuel et concret avec toutes ses déterminations.

À ce niveau de l'analyse, c'est-à-dire au niveau du *quod quid erat esse*, l'intellect ne conçoit que l'essence de ce qui existe. Il ne peut pas saisir le seul acte d'exister. Autrement dit, il ne saisit que ce qui est général, et non pas cet exister concret et particulier. L'intellect déchiffre, en sortant du contenu communiqué par les données sensibles, une définition ou quiddité qui révèle une essence. En même temps l'intellect distingue que ce qui existe (essence) n'est pas le même que l'existence de ce qui est, bien que l'existence actuelle lui soit toujours donnée comme celle de ce qui existe. Ainsi nous abordons l'autre niveau, celui de l'analyse existentielle.

3. L'ordre d'analyse existentielle

Dans cette analyse, une question principale est soulevée, à savoir : l'explication de ce qui fait que l'être donné existe, c'est-à-dire comment l'être se définit en fonction de l'existence. À ce niveau, l'effort d'analyse gilsonienne tend à saisir l'acte d'exister. Il se base sur une distinction qui ressort de la phrase suivante : « Même si l'on admet que tout être réel ait une cause et, par conséquent, que tout ce qui « est » vraiment « existe », il ne suit pas encore de là qu'« être » se confonde avec « exister ». Sans doute, pour qu'un être « soit », au sens plein du terme, il faut alors que d'abord cet être « existe » » (*L'être et l'essence*, p. 254).

Il ne faut pas comprendre la distinction entre l'essence et l'existence comme si l'existence était elle-même une essence ; en d'autres termes, comme essence de l'acte d'exister. Cela revient à se présenter l'être composé d'essence et d'existence comme le résultat d'une synthèse chimique, où un créateur, en prenant d'une part une substance-essence, d'autre part une substance-existence, réaliserait un tout quelconque.

Cette distinction ou composition n'est pas simplement le fait du raisonnement. Elle est réelle. L'analyse de Gilson tente de montrer qu'il ne faut pas poser ce problème dans l'ordre physique du rapport des parties à l'intérieur d'un tout matériel, mais dans l'ordre métaphysique de l'acte et de la puissance. La réalité de cette distinction s'exprime dans le fait qu'un être dont l'essence n'est pas l'exister n'a pas de soi-même de quoi exister. L'existence alors ne vient pas du contenu qu'elle détermine. L'explication de l'existence d'une chose est une cause efficiente extérieure à elle – c'est un acte pur d'exister qui est Dieu. L'existence d'un être concret est un acte d'exister non absolu (car autrement le réel serait plein d'êtres absolus et finis à la fois, ce qui est absurde) déterminé par la puissance du contenu qu'il actualise, c'est-à-dire par son essence.

Lorsqu'on parle d'un être quelconque, on parle de quelque chose qui est. C'est donc l'être dans son aspect essentiel qui est appréhendé par l'intellect et non pas encore l'exister. Il est vrai que l'entendement humain est facilement attiré par l'analyse conceptuelle. Ce qui est conceptualisable, c'est l'essence d'un être. Son acte d'exister échappe au concept. Pour y accéder, Gilson suit la tradition aristotélicienne et distingue deux opérations de l'intellect : la première, nommée par Aristote l'intellection des essences simples, consiste à appréhender l'essence comme indivisible, et la deuxième consiste à composer entre elles ou à dissocier les essence en formant des propositions ; cette opération s'appelle « jugement ».

On pourrait dire que dans la première opération le statisme de l'essence correspond à celui de la définition qui est saisi par l'intuition de l'intellect. Puisque l'exister est un acte, il doit être exprimé par un acte. Le dynamisme du jugement, dans la deuxième opération, correspond à celui de l'exister qu'il atteint.

Chaque jugement est un acte mental exprimant une énonciation qui affirme ou qui nie une chose d'une autre chose. Toute proposition comprend deux termes : l'un, qui désigne ce que l'on affirme ou nie d'une chose - c'est un sujet. L'autre, qui désigne ce que l'on affirme ou nie du premier - c'est un prédicat. Ces deux termes sont nécessairement rattachés l'un à l'autre par ce qui s'appelle copule. La copule dans une proposition n'est pas un terme, car elle ne désigne pas un objet. Elle est toujours le verbe « être ». Ce verbe « être » est susceptible de deux sens différents :

a) il se joint au sujet sans l'affirmation ou négation d'aucun prédicat, par exemple : « Pierre est ». C'est un jugement existentiel ;

b) il lie les deux termes que sont le sujet et le prédicat, par exemple : « La terre est ronde ». C'est un jugement prédicatif.

Ce qui nous intéresse principalement, c'est le jugement existentiel. On peut le définir comme une opération qui consiste à affirmer ou à nier l'existence réelle d'un sujet déterminé. Le jugement « Pierre est », ne signifie pas « Pierre est un être », car il pourrait s'appliquer aussi bien à un Pierre

possible qu'à un Pierre réel. Il signifie que Pierre est réellement existant. Le jugement « Pierre est » offre donc deux sens distincts : le premier, lorsqu'il prédique le sujet, prend alors immédiatement la forme « Pierre est Pierre », où il ne signifie plus l'existence de Pierre, mais l'identité du sujet à lui-même ; le deuxième sens se manifeste lorsqu'on porte son attention non plus sur l'identité de Pierre, mais sur le moment où il existe. Le jugement n'affirme plus le sujet en son identité, mais le fait même que ce sujet existe.

Ce jugement affirme l'existence du sujet sans qu'il faille user d'un prédicat, puisque l'existence distincte de l'essence n'est pas conceptualisable. « Le jugement d'existence – dit Gilson – est donc un acte qui affirme un acte : un acte de la pensée qui affirme un acte d'exister. Ce qui fait de cet acte de pensée un jugement proprement dit, c'est que, bien qu'il n'affirme pas un prédicat d'un sujet, il reste néanmoins un acte de composition de concept avec autre chose. Le jugement d'existence affirme la composition du sujet avec son acte d'exister, il les unit dans la pensée comme ils le sont déjà dans la réalité » .

Cette esquisse n'épuise certainement pas la complexité des analyses de Gilson ; elle s'efforce simplement de souligner les traits principaux de la pensée de notre philosophe. Cette pensée refuse de se laisser enfermer dans des concepts et transformer en une mosaïque d'entités sans vie. Un tel essai de concevoir la richesse et le dynamisme de l'être dans son acte d'exister ne saurait devenir lettre morte.